

Coralie Vankerkhoven

Pauvre femme *

Il est d'expérience commune que nous ne vivons pas notre vie, qui que nous soyons, sans offrir sans cesse à je ne sais quelle divinité inconnue le sacrifice de quelque petite mutilation, valable ou non, que nous nous imposons au champ de nos désirs ¹.

À l'origine, « sacrifice » est utilisé dans le sens d'une offrande à une divinité, sinon à Dieu. La portée profane, d'usage dès le XVI^e siècle, signifie un renoncement volontaire à quelque chose, perte que l'on accepte (en particulier sur le plan financier) au bénéfice de ce que l'on fait passer avant ; enfin, il est également pris dans celui de se dévouer par le sacrifice de soi. « Sacrifice de » : l'ambiguïté du génitif le fait grammaticalement tantôt actif tantôt passif, tantôt sujet tantôt objet ; le convoquer, c'est s'aventurer sur le terrain du religieux, du sacré, de l'expiation, de l'offrande, du don, etc.

Courant dans le discours social et historique, la destinée comme éternelle sacrifiée/sacrifiante colle à la peau des femmes – héroïnes tragiques, Cendrillon, pseudo-saintes ordinaires du quotidien entre abnégation et résignation, agnelles ou sorcières offertes sur l'autel du patriarcat, etc. Si le fantasme sacrificiel n'est pas l'apanage des femmes, dans un coin de notre catéchisme lacanien se dressent les inoubliables Médée, Ysé et autres, chez qui le mépris de l'avoir va jusqu'à sacrifier les objets les plus précieux. Marc Strauss nous le rappelle, « le prix gagné a d'autant plus de valeur que l'effort pour l'obtenir a été plus âpre, qu'on y a mis un plus grand prix en sacrifices physiques, mentaux et aussi bien sûr matériels ² ».

C'est après avoir lu *La Femme pauvre*, ce roman de Léon Bloy dont Lacan invite à la lecture tant « des énormités, des choses faramineuses comme bienfaits analytiques, [...] sont cachées dans ce livre qui est à la limite du supportable ³ », que la question, non la démonstration, du sacrifice fait femme, de son prix à payer et de ce qu'elle y gagne m'est venue. La femme pauvre, non pas celle en situation de précarité socio-économique,

mais cette figure de pauvreté « parfaitement douce et parfaitement implacable ⁴ », est incarnée par Clotilde, l'héroïne dont il sera dit que « plus une femme est sainte, plus elle est femme ⁵ ».

Lacan n'en parle pas comme d'une « vraie femme », qualificatif sur lequel on a beaucoup glosé. La charge en est laissée à Bloy, dont le roman se termine sur cette envolée :

À force de souffrir, cette chrétienne vivante et forte a deviné qu'il n'y a, surtout pour la femme, qu'un moyen d'être en contact avec Dieu et que ce moyen, tout à fait unique, c'est la Pauvreté. Non pas cette pauvreté facile, intéressante et complice, qui fait l'aumône à l'hypocrisie du monde, mais la pauvreté difficile, révoltante et scandaleuse, qu'il faut secourir sans aucun espoir de gloire et qui n'a rien à donner en échange.

Elle a même compris, et cela n'est pas très loin du sublime, que la Femme n'existe vraiment qu'à la condition d'être sans pain, sans gîte, sans amis, sans époux et sans enfants, et que c'est comme cela seulement qu'elle peut forcer à descendre son Sauveur ⁶.

Clotilde n'est pas Antigone. La première partie du roman montre le personnage de Gacougnol, artiste peintre, amoureux platonique, qui sort du ruisseau et du risque du trottoir celle qui « n'était plus bonne à rien qu'à souffrir et à être traînée par les pieds ou par les cheveux dans les immondices ⁷ », écho de « cette tendance manifeste » chez certains hommes « à sauver la femme aimée ⁸ », voisinant avec « l'amour de la putain ». « L'homme est convaincu que la femme aimée a besoin de lui, que sans lui, elle perdrait tout contrôle moral et tomberait rapidement à un niveau déplorable ⁹. » C'est de son statut en tant que dépossédée qui la rend femme à sauver que Clotilde tient sa valeur et sa force d'appel :

Je savais bien, moi, que j'allais faire sortir la femme de ma petite sainte [...]. Ce miracle-là va me coûter dans les cinq ou six louis. Il les vaut ma foi ! ... C'est drôle, tout de même, la puissance de l'argent ¹⁰.

La deuxième partie du roman acte la déchéance de Clotilde, qui va jusqu'à n'avoir plus rien. Clotilde n'est pas Médée : elle ne frappe pas au joint intime de l'homme, on la dépossède. À la différence de Sygne de Coufontaine ¹¹, elle ne pose aucun absolu de l'acte.

Clotilde est-elle réellement « retranchée » de l'îlot phallique ? aussi réduite à sa plus simple expression que ne l'écrit Bloy ? La *femme pauvre* est encore bien insérée dans une prégnance de l'avoir (dont les organismes de charité et de bienfaisance sont l'écho) : Clotilde est le fantasme du désir de l'homme qui cherche dans la femme pauvre l'être décomplété de tout attribut pour l'en pourvoir, tout en jouissant du manque dont il devient propriétaire, l'assujettissant dans une dette impossible à solder. La fin de la

première partie du roman laisse toutefois penser que quelque chose de la femme ne se monnaie pas et que l'équation freudienne pénis = enfant = excrément = cadeau = argent ¹² y trouve sa limite. Gacougnol, sûr de son bon droit, part racheter – littéralement – Clotilde à sa mère indigne. L'entreprise se soldera par la mort de celui-ci.

La rédemption (dont le synonyme est un rachat) par la souffrance se légitime notamment par la doctrine catholique contextuelle et Clotilde s'élève d'Ève la pécheresse à la figure sacramentelle de l'Épouse du Crucifié. Peut-on y lire autre chose que la salvation religieuse ?

Ta destinée [...] c'est de souffrir ¹³.

J'entends bien que la douleur ne peut jamais être inutile. Mais au nom du Ciel ! ne doit-elle pas profiter aussi à l'être qui souffre ? Le sacrifice, même involontaire, n'appelle-t-il pas une compensation ¹⁴ ?

On connaît la surinterprétation qui fit de la jouissance dans la douleur un trait du désir féminin et du sort qu'en fit Lacan. Or, l'acceptation du prix à payer pour une jouissance écornée est plutôt un trait universel à chaque parlêtre. « Il y a un sacrifice inhérent au surgissement du sujet comme tel car il faut que l'être sacrifie au signifiant et à la perte qu'il implique pour que le sujet lui-même surgisse ¹⁵ », nous rappelle Colette Soler. Et, banalement, chacun est condamné de structure aux conflits de jouissance, chacun passe son temps à sacrifier ceci à cela et ce dans de multiples variations.

N'est-ce pas à cela que notre clinique nous confronte régulièrement ? Ainsi en est-il de celle-ci qui, dans la violence du don sans limites, se dévoue si totalement à l'autre qu'il en devient son obligé jamais assez reconnaissant et où le corps en paye le prix fort. La théâtralisation du corps souffrant, malheur du « vers-tu ¹⁶ », permet de gagner « des airs de » (et pas nécessairement de femme). Le sacrifice est ici conditionnel et la pseudo-oblativité n'est que le masque de la demande d'amour. L'enjeu est qu'elle s'introduise dans le circuit symbolique de l'échange, question qu'elle esquisse actuellement.

La souffrance rédemptrice est-elle le nécessaire prix à payer pour vivre ? La question peut être plus que prégnante et peut être la gouverne d'une vie. Pour celle-là, être en analyse, c'est entre autres lui permettre que cette angoisse en souffrance – la sienne, celle transmise, celle qui est sa fatalité consentie – se mue en cauchemar et qu'elle puisse en faire usage – prix utile, gagné – et le dire.

Que faisons-nous de cette dette de vie, qui « se règle souvent par des sacrifices, parce que c'est une dette impayable et qu'on voudrait tenter de

la payer au prix fort ¹⁷ » ? L'analyste « ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir ¹⁸. » L'usage du paiement et le dispositif de la cure font penser que quelque chose de l'offrande expiatoire à un grand Autre se pacifie. Cet argent a aussi pour fonction d'« amortir quelque chose d'infiniment plus dangereux que de payer de la monnaie, qui est de devoir quelque chose à quelqu'un ¹⁹ ». De l'autel au divan : peut-être ce que l'on gagne dans une psychanalyse est-il de faire l'économie du sacrifice et non celui de son désir.

Côté divan, cas par cas, que de variations du « sacrifice », et les cures, toujours en cours, entament sinon interrogent les liens sacrificiels... Mais s'agit-il vraiment de sacrifices ? On a vu combien la sémantique était chargée et connotée, et là s'ouvre la question de la façon dont l'analyste reçoit ce qui se dit et ce qui s'entend d'une (éventuelle) position sacrificielle...

Est-on jamais aussi assuré d'exister aux yeux de l'Autre que lorsqu'on lui offre sa souffrance ? Pourquoi (se) sacrifie-t-on ?

Si le point de départ de cet exposé fut le sacrifice comme prix sans fond tel que *La Femme pauvre* le laissait à penser, la rédaction de cette communication m'a permis d'interroger, un peu, la cause du sacrifice, petit, grand, vrai, fantasmé ou affiché, dans une logique du cas par cas et dans ce que le sujet y met comme sens, comme jouissance. Bien des pistes restent encore à explorer tant la thématique est riche, tant sa sémantique est complexe, tant elle continue à faire scandale.

* ↑ Intervention aux Journées nationales de l'EPFCL, « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? », à Paris, le 26 novembre 2022.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 320-321.
2. ↑ M. Strauss, Présentation du thème des Journées nationales 2022, téléchargeable sur <https://www.champlacanianfrance.net/evenement/quest-ce-quon-paye-en-psychanalyse-2/>
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 420.
4. ↑ L. Bloy, *La Femme pauvre*, p. 498 (texte téléchargé sur http://www.bouquineux.com/index.php?telecharger=377&Bloy-La_Femme_pauvre).
5. ↑ *Ibid.*, p. 91.
6. ↑ *Ibid.*, p. 498.
7. ↑ *Ibid.*, p. 42.

8. ↑ S. Freud, « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 2005, p. 50.
9. ↑ *Ibid.*, p. 50.
10. ↑ L. Bloy, *La Femme pauvre*, *op. cit.*, p. 92.
11. ↑ Dont Lacan disait : « Son attitude nous montre qu'elle a bu le calice sans rien y rencontrer d'autre que ce qu'elle est, la dérélition absolue [...] la délibération de pousser jusqu'à son terme ce qui à ce degré ne mérite plus qu'à peine le nom de sacrifice. » (*Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, *op. cit.*, p. 328.)
12. ↑ S. Freud, « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal », dans *La Vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 106-112.
13. ↑ L. Bloy, *La Femme pauvre*, *op. cit.*, p. 65.
14. ↑ *Ibid.*, p. 113.
15. ↑ C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 80.
16. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 73.
17. ↑ J. Sédat, « La dette, l'échange et le sacrifice », *Che vuoi*, n° 24, 2005, p. 61-69. Texte téléchargeable sur <https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2005-2-page-61.htm>
18. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 519-520.
19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 239.